Zeitschrift: Schweizer Archiv für Tierheilkunde SAT : die Fachzeitschrift für Tierärztinnen und Tierärzte = Archives Suisses de Médecine Vétérinaire ASMV : la revue professionnelle des vétérinaires

Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Tierärztinnen und Tierärzte

Band: 76 (1934)

Heft: 9

Rubrik: Referate

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Fall 4. Rind, vor 2 Tagen gekalbt, gibt 3 Liter Milch pro Tag. Prolan. Erfolg: Nach 8 Tagen 3 Liter Milch pro Tag. Keine Brunst innert 3 Wochen. Mästung.

Fall 5. Rind, vor 3 Tagen gekalbt, 4 Liter Milch pro Tag. Prolan. Erfolg: Keine Vermehrung der Milchmenge, keine Brunst innert 3 Wochen.

Fall 6. Kuh, normal gekalbt, wird nicht mehr brünstig. Scheide und Gebärmutter normal. Corp. lut. wird entfernt. Prolan. Erfolg: Innert 3 Wochen keine Brunst.

Fall 7. Kuh, normal gekalbt, wird nicht mehr brünstig, normaler Befund. Corpus lut. wird entfernt. Prolan. Erfolg: Innert 4 Wochen keine Brunst.

Fall 8. Kuh, normal gekalbt, normaler Befund, wird nicht brünstig. Corpus lut. wird entfernt. Prolan. Kein Erfolg.

Fall 9. Kuh, normal gekalbt, wird nicht brünstig, normaler Befund. Prolan. Erfolg: Brunst am 5. Tag nach Injektion.

Fall 10. Kuh, normal gekalbt, normaler Befund. Corpus lut. wird entfernt. Prolan zur Brunsterzeugung. Kein Erfolg innert 4 Wochen.

Fall 11. Kuh, normaler Befund, Prolan zur Brunsterzeugung. Schwache Brunst nach 7 Wochen.

Fall 12. Kuh, normaler Befund, Corpus lut. wird entfernt. Prolan. Keine Brunst innert 4 Wochen.

Das sind alle Fälle, in denen ich Prolan 125 R. E. verwendete. Aus den erhaltenen Resultaten erkenne ich, daß von Prolan in der vorgeschriebenen Dosierung, sowohl zur Anregung der Milchbildung, als der Brunst, keine sichere Wirkung erwartet werden kann.

Referate.

Les dystrophies des animaux domestiques. Par Theiler et Green. Office international des epizooties. R. 44, 1934. P. 99, 8⁰.

Les auteurs résument leur étude critique et synthétique par les conclusions ci-dessous. Si je rapporte ici sur ce mémoire c'est dans l'espoir qu'un certain nombre de lecteurs alléchés par le compte-rendu passeront à celle de l'original qui est riche en remarques intéressantes. Une bibliographie copieuse termine la brochure: quelques centaines de numéros.

Les maladies dystrophiques des animaux domestiques apparaissent sous le simple aspect d'une ostéoporose, d'une ostéomalcie (comprenant le rachitisme) et d'une ostéofibrose.

L'ostéoporose peut résulter d'une différence entre l'intensité de formation des dépôts osseux et leur degré de resorption, différence provoquée par l'absence des „stimuli" normaux de formation, comme dans le cas de l'atrophie d'inactivité de vieillesse et de la

sénilité. Elle peut apparaître aussi comme une conséquence indirecte de maladies de marasme et comme résultat direct d'une mauvaise nutrition générale; elle serait alors une conséquence de l'aplasie ou de l'atrophie. L'ostéoporose peut résulter également d'une déficience minérale spécifique, comme dans le cas de l'aphosphorose des bovins et des moutons, lorsqu'elle provient d'une résorption accrue et de la mobilisation de réserves minérales destinées à d'autres buts physiologiques. Chez ces deux espèces d'animaux, il est possible que l'ostéoporose soit un état pathologique final, dans les cas de déficience en calcium; mais, dans les cas de déficience en phosphore, ce n'est qu'une étape temporaire dans l'évolution du rachitisme et de l'ostéomalacie. Elle peut être aussi, chez quelques animaux, un stade dans l'évolution de l'ostéofibrose.

Le rachitisme et l'ostéomalacie peuvent résulter de la déficience de l'un ou de plus d'un des trois facteurs de l'alimentation: Vitamine D, calcium et phosphore. Lorsqu'il s'agit d'animaux carnivores, et omnivores, le calcium et la vitamine D sont les facteurs qui sont le plus vraisemblablement déficients; mais, dans le cas de bovins et de moutons ces facteurs interviennent rarement. En pratique, dans des régions étendues du globe, le rachitisme et l'ostéomalacie des bovins sont imputables à la seule déficience en phosphore. Les lésions correspondent à la véritable description de ces maladies, telle qu'elle est donnée par les pathologistes médicaux.

L'ostéofibrose est la principale maladie osseuse des équidés. Elle résulte d'un excès de phosphore sur le calcium de l'alimentation. Elle peut apparaître dès que le rapport CaC : P_2O_5 commence à se rapprocher de 1 pour 2, et elle progresse rapidement, avec des rapports moindres, tels que 1 pour 5. Bien que la maladie soit souvent décrite comme une „ostéomalacie équine", elle est pathologiquement et étiologiquement tout à fait différente de l'ostéomalacie bovine. Elle est caractérisée anatomiquement par une résorption exagérée de l'os et par un type de reconstruction dans lequel la formation de tissu ostéoïde n'est pas aussi évidente que dans l'ostéomalacie, mais dans lequel la fonction ostéogénique de la moelle fibro-cellulaire joue un rôle primordial.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de décider si l'ostéofibrose chez le chien, chez le porc et chez la chèvre est due aux mêmes causes que chez le cheval.

Si l'on compare les types de lésions que l'on rencontre chez les différents animaux domestiques, lésions résultant d'une déficience de l'un ou de plusieurs des facteurs de l'ossification, le comportement des différentes espèces est vraiment frappant. Les exigences en calcium des bovins sont plus faibles que leurs exigences en phosphore du pâturages sur lesquels les chevaux ne semblent pas contracter la maladie.

D'autre part, les bovins ne contractent pas l'ostéofibrose à la suite d'une alimentation qui peut la produire expérimentalement chez le cheval. Le chien et le porc se trouvent entre les deux: on

constate chez eux les deux types de lésions et ils réagissent aux déficiences de calcium et de phosphore, notamment lorsqu'il y a aussi carence en vitamine D, facteur qui n'est pas à prendre pratiquement en considération pour le bovin.

La prévention et la guérison des maladies ostéodystrophiques provenant d'une alimentation imparfaite peuvent être facilement obtenues en fournissant le facteur déficient. Dans la pratique: c'est le phosphore, pour le rachitisme et l'ostéomalacie des bovins et des moutons; le calcium, dans le cas de l'ostéofibrose des équidés et de l'ostéodystrophie mixte du porc; enfin, la vitamine D pour le chien. *Huguenin.*

Les maladies communes à l'homme et aux animaux. L'anémie infectieuse des équidés ou maladie de Vallée. Par le prof. J. Verge. Revue générale de médecine vétérinaire. No. 504. 1933.

La littérature médicale ne compte actuellement que deux observations authentiques d'hommes infectés au contact de chevaux atteints: les cas des vétérinaires Lührs, 1920, et de Peters, 1924. Lührs, pendant la guerre, avait souvent consommé de la viande de chevaux anémiques. Il s'était exposé bénévolement aux piqûres d'insectes et s'inocula au moyen d'une aiguille en opérant un cheval infecté. En 1917, 18 et 19, se manifestent sous forme d'épisodes répétés: de la migraine, un violent catarrhe intestinal, du lumbago, de la faiblesse générale, de l'amaigrissement, de la pâleur des muqueuses et du visage, de la diarrhée sanglante. Examen bactériologique du sang et Wassermann négatifs. A trois reprises, 3 chevaux sains reçoivent par voie sous-cutanée du sang de notre confrère; les trois chevaux présentent en quelques semaines les symptômes classiques de l'anémie et leur sang est capable d'infecter d'autres chevaux. Le sang de Lührs est encore virulent trois ans après l'infection initiale. Peters, lui, est en contact permanent avec des chevaux anémiques. Moins de 1 cm cube de son sang injecté à un cheval sain suffit à déterminer la mort de l'animal. —

La contamination de l'homme peut naître soit de l'emploi des sérums thérapeutiques, soit de l'usage considérable de viande de cheval, soit enfin des divers extraits d'organes animaux utilisés dans les méthodes de traitement. Le danger des sérums est cependant très réduit du fait de la surveillance constante qui s'exerce à leur égard; la consommation si répandue de viande de cheval crue plaide en faveur de son innocuité; quant aux extraits injectables de foie de cheval dans le traitement des anémies pernicieuses de l'homme, ils se sont révélés, jusqu'à présent, comme inoffensifs. Existe-t-il un rapport entre l'anémie infectieuse des équidés et l'anémie pernicieuse de l'homme? Les deux processus semblent se différencier assez nettement l'un de l'autre par l'existence d'un virus filtrable, transmissible en série chez le cheval, par l'absence d'une formule sanguine univoque chez le cheval, par une hémosidérose in-

contestable, par la réalisation d'un syndrome hémorragique et par l'atteinte élective du système réticulo-endothélial chez les équidés. Chez l'homme, on constate des troubles nerveux et l'absence d'adénopathies aussi bien que de l'hypertrophie du foie et de la rate. *Wagner.*

Toxicologie de l'if. Par R. Vuillaume, Chef de travaux de chimie à l'école vétérinaire de Lyon. — Revue vétérinaire et journal de médecine vétérinaire et de zootechnie réunis. Juin 1934.

Connue depuis la plus haute antiquité, la toxicité de l'if n'est actuellement contestée par personne. Les diverses parties de l'if sont variables dans leur toxicité. Celle du bois, de l'écorce et de la résine est faible. Il en est de même pour les baies de l'if, couramment ingérées par les enfants et les oiseaux. Seule une dose élevée provoque un empoisonnement, rarement mortel. Les feuilles sont excessivement toxiques; la dessication, la macération dans l'eau à froid ou sous ébullition ne détruisent pas leurs propriétés nocives. Mais le suc obtenu par pression, le liquide obtenu par la macération dans l'alcool sont toxiques. La toxicité des feuilles augmente avec leur âge; les jeunes pousses vert-clair sont inoffensives; elle est plus grande en automne et en hiver qu'au printemps et en été. Toutes les espèces sont sensibles; en tête viennent le cheval, l'âne et le mulet, puis le porc et le chien, les ruminants et le lapin.

Symptômes, lors de chose mortelle: au début, courte période d'agitation, puis période de coma avec ralentissement de la respiration et de la circulation, décubitus, refroidissement progressif, mort en quelques heures. Les lésions constatées à l'autopsie, sont d'autant plus discrètes que la mort a été rapide. Légère inflammation de la muqueuse stomacale, intestin grêle coloré en rouge-violacé surtout au niveau du pylore, tuméfaction du foie, cœur en diastole et ventricules gorgés de sang. — Le principe actif de l'if est un poison bulbaire, anesthésique et narcotique. La rapidité des accidents mortels est dûe à l'acidité de l'estomac; dans ce milieu, le principe actif est parfaitement soluble. Ce poison s'élimine très vite; les animaux qui ne succombent pas, se rétablissent aussi rapidement qu'ils sont tombés malades Principes actifs: On a décelé 2 principes actifs dans les feuilles de l'if. 1. la Taxine, un alcaloïde qui est vraisemblablement un poison bulbaire comparable à la morphine. 2. La Taxicatine, un glucoside, provoquerait ainsi que la digitaline, les troubles cardiaques. *Wagner.*

Multiples intoxications chez le porc. Par M. L. Sausseau, directeur des services vétérinaires des Deux-Sèvres. — Revue vétérinaire et journal de médecine vétérinaire et de zootechnie réunis. Avril 1934.

Les observations de Sausseau sur les intoxications, pendant les mois d'hiver, des porcs par les aliments cuits à base de betteraves

démontrent la fréquence de ces accidents et leur exceptionnelle gravité. Les propriétaires font tous les mêmes remarques: les porcs ont reçu leur ration habituelle et se sont mis à la consommer normalement. Ils succombent dans l'espace de quelques minutes à ½ heure après avoir absorbé leur repas. Les sujets ont généralement vomi et présenté des troubles nerveux. Le plus souvent, tous les porcs succombent; lorsqu'il y a des rescapés, ceux-ci ne souffrent que d'un malaise très passager avec perte de l'appétit ne dépassant pas 24 heures. La mortalité des cas observés s'est élevée à 62%; il s'agissait de porcs de tout âge, à l'exception des jeunes non encore sevrés. Les autopsies ainsi que l'examen bactériologique n'ont pas donné de résultats. Les recherches de poisons (strychnine, phosphore, etc.) sont négatives; les végétaux cyanogénétiques n'entrent pas davantage en ligne de compte. Aucun toxique de nature définie ne peut être mis en évidence. La nourriture d'hiver des porcs en question se compose de produits de laiterie, de grains ou farines et de racines ou tubercules. Alors que chacun de ces aliments a manqué dans un certain nombre de rations suspectes, les betteraves, elles, n'ont jamais fait défaut. Elles ont été distribuées cuites et chaudes ou réchauffées, dans un cas simplement ébouillantées. La nocivité de la ration coïncide avec la présence de betteraves. Au début, on a pensé à l'action des betteraves gelées, mais cette supposition a dû être abandonnée. Peut-être la composition chimique des betteraves a-t-elle été modifiée parce que leur végétation a souffert durant l'été pour devenir très rapide en arrière-saison? La cuisson fait-elle apparaître un principe toxique, alors que les mêmes racines absorbées crues ne sont point nocives? Il reste donc à connaître les conditions dans lesquelles la distribution de betteraves peut exceptionnellement devenir dangereuse pour le porc. Il est à présumer que quelques unes d'entre elles donnent naissance à des produits d'une extrême toxicité dérivant de la désagrégation de leurs matières azotées. La parole est aux chimistes. *Wagner.*

Déchirures et perforations ascaridiennes de l'intestin. Par le prof. Marotel, Lyon. — Revue vétérinaire et journal de médecine vétérinaire et de zootechnie réunis. Décembre 1933.

Les ascaridés présentent des inconvénients soit habituels (catarrhe intestinal chronique, amaigrissement, anémie, etc.) soit exceptionnels. Parmi ces derniers se rangent les obstructions et les perforations. Ces perforations n'ont été mentionnées que 30 fois en 100 ans dans les journaux vétérinaires français; elles sont donc rares, étant donnée l'extrême fréquence des ascaridés. Même en tenant compte de ce que d'autres cas ont pu ne pas être publiés, l'accident ne survient vraisemblablement pas une fois sur mille. Le prof. Marotel conclut: „Il est établi que l'ascaridiose équine se complique, environ 1 fois sur mille, de brèches intestinales

permettant le passage des vers et des aliments dans le péritoine, d'où une péritonite rapidement mortelle. — 2. Deux fois sur trois, ces brèches sont des déchirures, allongées en côtes de melon longues de 2 à 20 centimètres; elles sont alors consécutives à une obstruction intestinale par pelote ascaridienne. — 3. Une fois sur trois, ce sont des perforations, petites et circulaires, larges de 3 à 6 millimètres; en ce cas, elles ont fait suite à une morsure muqueuse, d'abord transformée en ulcère ou en abcès, puis percée accidentellement par l'extrémité d'un parasite. — 4. Puisque les ascarides peuvent — si rarement que ce soit — produire des déchirures et des perforations intestinales suivies de péritonite incurable, n'attendez pas qu'ils aient causé de tels accidents pour en débarrasser vos malades: Faites-le dès que vous aurez constaté leur présence!" *Wagner.*

L'infection experimentale du cobaye par le bacille du rouget. Par A. Laporte et E. Friedmann. Revue de Pathologie Comparée. 1933, p. 1439.

Cette étude de 14 pages de texte est illustrée de 6 courbes de température et d'une coupe à travers la paroi de la vesicule biliaire, qui présente fréquemment une cholécystite purulente intramurale, voici les conclusions des auteurs:

1. Contrairement à l'opinion courante, le cobaye n'est pas réfractaire au bacille du rouget;

2. En utilisant des souches virulentes ayant récemment passé sur le pigeon et la souris, il est possible de déterminer chez le cobaye une infection d'intensité variable, pouvant aller d'une simple élévation de la température à une atteinte mortelle, celle-ci étant caractérisée par des lésions pathognomoniques de cholécystite hémorrhagique;

3. Au cours de l'infection, il est possible de voir survenir, vers le 7me jour, des symptômes très alarmants affectant l'allure d'une véritable crise. Leur survenue coïncide avec la brusque disparition des germes dans les organes. Cet état d'hypersensibilité mérite d'être rapproché des phénomèns d'allergie qui ont été constatés récemment au cours d'infections humaines.

4. Les animaux guéris possèdent, vis-à-vis du bacille du rouget, une immunité comparable à celle qu'entraîne l'inoculation répétée de germes tués.

Ainsi, en utilisant l'animal relativement peu réceptif qu'est le cobaye, on arrive à reproduire expérimentalement non plus une sépticémie rapidement mortelle, — comme chez la souris — mais de véritables formes cliniques rappelant les différentes réactions morbides que nous sommes habitués à voir en pathologie humaine.

Huguenin.

Stellenvermittlung für Mitglieder der G.S.T.

Bern: Prof. Dr. Leuthold, Tierspital. – Zürich: Prof. Dr. Heusser, Tierspital.

Aus der Dienstversammlung der Direktoren der Bakteriologischen Institute der Preussischen Landwirtschaftskammern, am 26. Juli 1933 in Göttingen.

Milchserologische Untersuchungen zur Feststellung der Brauchbarkeit des Komplementbindungsverfahrens für die Erkennung der Eutertuberkulose und die praktische Auswertung der Ergebnisse für das staatlich anerkannte Tuberkulosetilgungsverfahren.

Deutsche Tierärztliche Wochenschrift 41, 561, 1933.

Karsten, Hannover: Im Gegensatz zur Abortusinfektion ist der milchserologische Nachweis der Eutertuberkulose durch Agglutination zur Zeit nicht möglich, hingegen lassen sich im Sekret eutertuberkulöser Kühe spezifische Ambozeptoren in weitaus den meisten Fällen nachweisen. Die Komplementbindungsreaktion fällt aber auch bei vielen nicht eutertuberkulösen Kühen positiv aus. Bei diesen handelt es sich mehrheitlich um Tiere mit starker Komplementbindungsreaktion des Blutserums (vorgeschrittene Tuberkulose anderer Organe, besonders der Lunge). Es kommen aber auch unspezifische Reaktionen vor.

Pröscholdt, Stettin: von 71 Tuberkelbazillen enthaltenden Einzelmilchproben ergaben 56% die Komplementbindung, von 141 Proben mit positiver Komplementbindung wurden in 28% Tuberkelbazillen mikroskopisch oder durch den Tierversuch ermittelt. Die Verwendung von Viertelgemelkproben ergibt erheblich bessere Resultate, weshalb sich die Verwendung dieser empfiehlt. Unspezifische Reaktionen kommen vor. Der Antikörpergehalt von Blut und Milch geht nicht parallel.

Rautmann, Halle a. d. S.: Die Angaben von Menck konnten bestätigt werden, die mit Eutertuberkulose behafteten ausgewählten Kühe wiesen in 100% Antistoffe in der Milch auf. Die Sicherheit des Komplementbindungsverfahrens wird aber stark beeinträchtigt durch Mischung reagierender Milch mit solcher ohne komplementbindende Substanzen. Schon eine Mischung 1 : 3 (ein tuberkulöses Viertel und drei gesunde) kann eine starke Reaktion zum Verschwinden bringen. Komplementbindende Substanzen kommen auch bei fehlender Eutertuberkulose vor, hemmende Substanzen kommen aber auch bei starker Tuberkulose des Körpers nicht immer in der Milch vor. Bei übereinstimmend positiver Reaktion des Blut- und Milchserums lag Eutertuberkulose in 65% der Fälle vor, bei übereinstimmend negativer Reaktion ist das Vorliegen von Eutertuberkulose sehr unwahrscheinlich.

Scharr, Berlin: Mit einer etwas abgeänderten Methodik erwiesen sich von 131 serologisch negativen Proben keine bazillenhaltig, der negative Befund ist daher zuverlässig, nicht aber der serologisch positive Befund, der bei Tuberkulose der Lungen und Abortus Bang auch verschiedentlich festgestellt werden konnte.

Schumann, Berlin: Die Komplementbindung hat 79% richtige Diagnosen geliefert. Für die allgemeine Einführung ist dieser

Faktor zu gering, die Menck'sche Methode kann aber in bestimmten Fällen gute Dienste leisten und deshalb dann zur Diagnosestellung herbeigezogen werden.

Vergleichsuntersuchungen zwischen den mit der Trachealkanüle und den mit dem Trachealrohr nach Frisch entnommenen Bronchialschleimproben. Von Karsten, Hannover.

Das Trachealrohr weist folgende Vorteile auf: Die Entnahme des Schleimes kann unblutig erfolgen, so daß keine Narben bleiben. Es wird reiner Bronchialschleim ohne Futter- oder Speichelbeimengungen gewonnen und die Desinfektion des Rohres ist leicht. Die erzielten Resultate sind nicht wesentlich besser als die mit andern Methoden erhaltenen.

In der Aussprache bemerkt Schumann, daß die Methode nach Frisch eine wesentliche Verbesserung der unblutigen Methode bilde, aber die Schleimentnahme durch den Tracheotubus nicht ersetze.

Versuche über den Ausbau des Tuberkulosebekämpfungsverfahrens unter Zuhilfenahme der Tuberkulinisierung. Von Pröscholdt und Pinkepank, Stettin.

Einleitend wird die Ansicht vertreten, daß die Tiere mit Tuberkelbazillen im Bronchialschleim, ohne daß tuberkulöse Herde im Lungengewebe sich vorfinden, eine erhöhte Durchseuchungsresistenz aufweisen dürften. Je mehr Proben von geringgradig verdächtigen Tieren entnommen werden, um so größer ist die Zahl der Tuberkelbazillenträger. In stark verseuchten Beständen wird daher eine weitergehende Verfeinerung der Diagnostik nicht als zweckmäßig erachtet. Durch die klinisch-bakteriologische Untersuchung sollen in diesen Beständen die Hauptinfektionsquellen aufgedeckt und hernach beseitigt werden. Dann soll durch mehrmalige Untersuchung im Jahr und Probeentnahmen von sämtlichen Tieren mit unbestimmten Verdachtssymptomen die Tuberkulose weiter eingedämmt werden. In Beständen mit wenig Tuberkulose wird die Tuberkulinprobe neben der klinischen Untersuchung angewandt. Von den klinisch verdächtigen Tieren sowie von den reagierenden sind Bronchialschleimproben zu entnehmen. Absonderung, eventuell Tötung. In Beständen, in denen nur noch reagierende Tiere vorhanden sind, welche nicht Bazillenausscheider sind, sollen dieselben ausgemerzt, mindestens aber abgesondert und wiederholt untersucht werden. Bestände, die auch keine Reaktionstiere mehr beherbergen, sollen durch klinische Untersuchung und Tuberkulinisierung möglichst frei von Tuberkulose gehalten werden (Einstellung von ausschließlich klinisch unverdächtigen und tuberkulosenegativen Tieren).

Infektionsversuche mit Abortus Bang zum Studium der Pathogenese. Von Rautmann, Halle a. d. S.

Eine unverdächtige Kuh wurde mit ½ ccm Kultur vaginal, eine andere mit 5 ccm Kultur oral infiziert. Eine auf die Infektion

zurückführende Temperaturerhöhung ist nicht festgestellt worden, wohl aber ließ sich einige Tage nach der Infektion Agglutininbildung nachweisen, die bei der vaginalen Infektion stärker war. Nach diesem Versuch hat es den Anschein, als ob bis dahin die Bedeutung der Fütterungsinfektion überschätzt worden sei.

Weitere Untersuchungen über den Abortusnachweis mit der Milch. Von Karsten und Bischoff, Hannover.

Der Nachweis von Abortusagglutininen in der Milch bietet gelegentlich Schwierigkeiten (trübe Seren) und kann auch zu Fehlergebnissen führen (unspezifische Reaktionen). Wegen ihrer Einfachheit kann aber die Methode bei der Milchüberwachung nicht entbehrt werden. Die Blutserumagglutination erwies sich als zuverlässiger. Im Kulturversuch werden die besten Ergebnisse erzielt, wenn auf natürlichem Wege entstandener Rahm (nicht aber Zentrifugenrahm!), Zentrifugenbodensatz und Milch in toto zugleich verwendet wird. Ein Unterschied zwischen den verschiedenen Teilgemelken besteht nicht. Trotz eines negativ ausgefallenen Züchtungsversuches kann ein Tier Bakterienausscheider sein. Der Meerschweinchenversuch ist dem Kulturverfahren überlegen, aber umständlich und langwierig.

Die Bedeutung der Vererbung der Marek'schen Geflügellähme, nach der Feststellung des Bakteriologischen Instituts in Halle. Von Rautmann, Halle a. d. S.

Die Frage der Vererbbarkeit dieser Krankheit ist umstritten, so hält Sprehn die Vererbbarkeit nicht für wahrscheinlich, wohl aber Lerche, v. Bornstedt, Wagener. Die in Halle zur Klärung der Frage angestellten Versuche haben folgendes ergeben: Aus 210 Eiern, die von kranken Tieren stammten (kranke Hennen und kranke Hähne), schlüpften 76 Kücken, von welchen in den ersten drei Monaten 21 Tiere eingingen, ohne Erscheinungen der Lähme zu zeigen. In den folgenden 9 Monaten erkrankten 6 der restlichen Tiere an Marek'scher Geflügellähme. Eine nachträgliche Infektion ist auszuschließen, es muß daher die Übertragung des Virus durch das Ei angenommen werden. Jedenfalls ist der Verkauf von Eiern und Junghennen aus Beständen, in welchen die Marek'sche Geflügellähme herrscht, bedenklich. Wenn weitere Untersuchungen die Vererbbarkeit der Krankheit bestätigen, ist die vollständige Abschlachtung der kranken Bestände zweckmäßig. *Blum.*

*

Grundlagen und Erfolge der unspezifischen Therapie. Von Prof. Dr. R. Reinhardt, in Leipzig. Nach einem im Tierärztlichen Kreisverein in Leipzig und im Verein der Unterländer Tierärzte in Heilbronn gehaltenen Vortrag. T. R. Nr. 11,40. Jg., 1934.

Zunächst schildert Verfasser die allmähliche geschichtliche Entstehung und Entwicklung der unspezifischen Reiztherapie. Es

wird an Hand von Beispielen dargetan, dass die spezifisch homologen Vakzinen und Sera durch heterologe unspezifische Vakzinen und Sera ersetzt wurden. Damit war der Vorgang als unspezifisch erkannt. Wie bei den Infektionskrankheiten wurde dann auch bei nicht infektiösen Leiden nach der parenteralen Einverleibung von Eiweisskörpern eine ähnliche günstige Wirkung beobachtet. Man schloss daraus, dass nicht die spezifische Komponente der Vakzinen und Sera das wirksame Agens sei, sondern dass es sich um eine allgemeine Reaktion des Organismus auf fremde Stoffe von eiweissartigem Charakter handle. So kam man zu der Bezeichnung „Proteïnkörpertherapie". Bald zeigte es sich aber, dass nicht nur Eiweisskörper, sondern auch eine ganze Reihe anderer Fremdkörper, wie aqua dest., Kochsalzlösung, Kolloide, Metalle, Yatren und endlich auch Bäder, Bestrahlungen, Elektrisieren usw. ähnliche Wirkungen im Körper entfalten und so wurde der Begriff „Reiztherapie" geprägt. — Nachdem Verfasser noch die verschiedenen Ansichten des Wirkungsmechanismus, die Methodik der Einverleibung und das Verhältnis der unspez. Behandlung zur spez. Immunität besprochen hat, geht er über zu den klinisch erkennbaren Reaktionserscheinungen und dem Indikationsbereich der unspez. Therapie. Von diesen Erscheinungen wird die Auswahl und Anwendung der Reizmittel abhängig gemacht. Es empfiehlt sich die Behandlung mit vorsichtigen kleinen Dosen zu beginnen. Eine bestimmte Dosierung lässt sich nicht angeben. Die Reaktion selbst gibt die Dosierung an. Was das Indikationsgebiet anbelangt, so ist dieses ausserordentlich ausgedehnt. Es gibt sehr wenige Krankheiten, die nicht durch diese Methode der Plasmaaktivierung beeinflussbar wären. Trotzdem ist es aber notwendig, einer planlosen Anwendung entgegenzutreten. Ganz allgemein wird man sagen können, dass diejenigen Krankheiten am günstigsten beeinflussbar sind, deren Erscheinungen am strengsten lokalisiert auftreten. Im allgemeinen günstige Ergebnisse wurden in der Ophthalmologie (Hornhautentzündung und periodische Augenentzündung), bei chron. Gelenkserkrankungen, bei akuten und chronischen entzündlichen Zuständen der weiblichen Geschlechtsorgane, bei Euterentzündungen und Aktinomykose, bei Vergiftungen und Hauterkrankungen erzielt. Man darf aber von der unspezif. Therapie nicht alles erwarten. Sie ist kein Universalmittel, nicht einmal ein Heilmittel im gewöhnlichen Sinne, sondern nur ein Hilfsmittel, das imstande ist, in geeigneten Fällen die Abwehrvorgänge im Körper nicht unwesentlich zu beeinflussen, zu fördern und zu steigern und damit die Heilung zu bewirken. Zum Schluss warnt Verfasser noch vor einer wahllosen, schablonenhaften oder kritiklosen Anwendung dieser Therapie. Wie bei jeder Behandlungsmethode auch hier eine genaue Untersuchung und Beobachtung. Der Praktiker muss sich über die Zweckmässigkeit, über die Wirkung und über die Folgen seines therapeutischen Handelns im

klaren sein. Nur dann wird er die geeigneten Fälle und den geeigneten Moment für das Eingreifen mit Reizkörpern herausfinden. In der Hand eines solchen Therapeuten wird die unspezifische Behandlung grossen Nutzen stiften können. *Decurtins.*

Zur Aetiologie der Aktinomykose der Tiere. Von Obermedizinalrat Prof. Dr. h. c. M. Klimmer, Leipzig. Berliner tierärztl. Wochenschrift. Heft 10, 1934.

Kitt definiert die Aktinomykose oder Strahlenpilzerkrankung als eine Wundinfektionskrankheit eitrig-granulöser Art, die durch mehrere Arten einer Pilzgruppe, die Aktinomyceten, hervorgerufen wird. Klimmer ist mit dieser Auffassung nicht einverstanden. Er sagt, dass der Aktinomyces bovis gar nicht die Ursache der Rinderaktinomykose sei und dass deshalb die früheren Ansichten über die Aetiologie der Aktinomykose nicht mehr Geltung hätten. Auf Grund von Untersuchungen an 61 Fällen von Strahlenpilzerkrankungen beim Rind und Schwein wurden in 38 Fällen die Streptothrix Wolff-Israeli, in 15 Fällen der Actinobazillus Lignieresi und in 4 Fällen der Micrococcus (Staphylococcus) pyogenes aureus Rosenbach festgestellt. In 4 Fällen gelang infolge Fäulnis die Reinzüchtung nicht. Der Wolff-Israel'sche Erreger der Aktinomykose hat Ähnlichkeit mit dem Erreger der Diphtherie beim Menschen (Corynebakterium diph. Löffler); ein Vergleich mit Cornynebakterien verschiedener Herkunft war daher gegeben (Material aus eitrigen Prozessen bei Pferd, Rind, Schaf). Nach den Ergebnissen ist der Wolff-Israel-Erreger richtiger mit Corynebact. Israeli zu bezeichnen; der Aktinobazillus Lignieresi als Bacterium Lign. (weil gramnegativ und nicht sporenbildend). Klimmer kommt zu folgenden Schlussfolgerungen:

1. Der Name Aktinomykose mag als path. anatomischer Begriff berechtigt sein, aetiologisch jedoch ist er abzulehnen.
2. Die Knochenaktinomykose des Rindes und A. des Schweineeuters (in zwei Drittel der Fälle) wird in der Regel durch das Corynebact. Israeli hervorgerufen; die Aktinomykose der Zunge vorwiegend durch den Actinobaz. Lignieresi, die des Euters beim Rind stets, beim Schwein zu ein Drittel, durch den Micrococcus pyogenes aureus Rosenbach.
3. Aetiologisch sollte man daher unterscheiden: Corynebacteriosen (Jsraeli), Actinobazillosen (Lignieresi) und Staphylomykosen (Staphylo- oder Microc. pyog.). *Hirt.*

Zur Aetiologie des bösartigen Katarrhalfiebers. Von Miessner und Schoop, Hannover. Deutsche Tierärztliche Wochenschrift 42, 115, 1934.

Infektionsversuche mit Gehirn und Blut katarrhalfieberkranker Rinder an Kaninchen, Meerschweinchen und Schafen ergaben keinerlei Anhaltspunkte für eine Verwandtschaft zwischen der Bornakrankheit und dem Katarrhalfieber. Weiterhin wurde fest-

gestellt, daß die oben genannten Versuchstiere unter den gewählten Bedingungen zur Sicherung der Diagnose „Bösartiges Katarrhalfieber" nicht geeignet sind. Auch die Weil-Felix'sche Reaktion fiel bei katarrhalfieberkranken Rindern negativ aus. Trotz der Ähnlichkeit der Symptome des Katarrhalfiebers mit denen des Fleckfiebers beim Menschen, scheinen nähere Beziehungen zwischen diesen beiden Krankheiten nicht zu bestehen. *Blum.*

Immunisierungsversuche gegen bösartiges Katarrhalfieber der Rinder. (V. Mitteilung.) Von Götze und Liess, Hannover. Deutsche Tierärztliche Wochenschrift 42, 113, 1934.

Versuche mit einem von Prof. Zwick, Giessen, hergestellten, sowie dem Schleissheimer Katarrhalfieber-Impfstoff haben ein negatives Ergebnis gezeitigt, indem der Versuch so ablief, wie in früheren Fällen, ohne Verwendung der Impfung. Die Verfasser sehen darin eine Stütze für ihre Auffassung, daß zwischen dem bösartigen Katarrhalfieber der Rinder und der Borna-Krankheit die von Ernst, Zwick und Stoß behaupteten Beziehungen nicht bestehen. *Blum.*

Experimentelle Untersuchungen über den Einfluß des Futterwechsels und anderer Umweltfaktoren auf die Zusammensetzung und die wichtigsten Eigenschaften der Kuhmilch. (Ein Beitrag zur Erkennung von Milchverfälschungen.) Zeitschrift für Züchtung, Reihe B, Band XXX/Heft 1, 1934. Von A. Golf, E. Berndt und Kurtfritz Seeling.

Das sehr weit gesteckte Ziel wird in planmäßiger Versuchsanordnung erstrebt. Es werden die Veränderungen der Milch quantitativ und qualitativ bei Änderung der Futterbeschaffenheit und unter Einfluß anderer Faktoren untersucht, die die Milchbildung der Kuh beeinflussen können. Hiemit werden auch für das Gutachten im Fälschungsverdacht Unterlagen beschafft. Von Haltungsfaktoren werden folgende in die Rechnung einbezogen: Die Melkzeiten, Temperaturveränderungen im Stall, die zeitweilige Bewegung und Luftveränderung. Dreimaliges Melken steigert den Fettertrag. Unterschiedliche Stalltemperaturen beeinflussen Milchertrag, spezifisches Gewicht und Fettgehalt nicht. Tagesaustrieb erhöht den Trockensubstanzgehalt und den Fettgehalt der Abendmilch und die Milchmenge eines Gesamtgemelkes. Die Einzelgemelke lassen die bekannten starken Schwankungen des Fettgehaltes innerhalb weniger Tage erkennen, was eine nicht unbedeutende Fehlerquelle für die Milchfettbestimmungen der Leistungsprüfungen bedeutet. — Der Nitratprobe nach Tillmanns und Splitt-Gerber wird als Nachweis einer Verwässerung der Milch und deren Grad die Zuverlässigkeit abgesprochen. *Zwicky.*

Über den Einfluß von Prolan auf die Laktation. Versuche an Rindern und Schafen. Von W. Koch. Zeitschrift für Züchtung, Reihe B, Band XXX, Heft 1, 1934.

Ausgangspunkt bieten die Beziehungen zwischen der Tätigkeit der Geschlechtsorgane und der Milchdrüse, dann überhaupt die hormonalen Zusammenhänge mit der Laktation. Die Hypophyse ist das Direktionsorgan der Einzelfunktionen der Geschlechtsorgane, auf Umwegen auch der Milchdrüse. Sie produziert das Geschlechtshormon Prolan, das sich nach Zondek differenziert in Prolan A als Follikelreifungshormon und Prolan B als Luteinisierungshormon.

Es wurde die Aufgabe gestellt, zu untersuchen, ob Injektionen mit einem Hypophysenvorderlappenhormon, insbesondere Prolan, bezüglich Milchsekretion von Einfluß und praktisch verwendbar wäre. Es sollte festgestellt werden, ob auch einmalige Injektion des Hormons die Milchleistung, wenn auch nur vorübergehend, zu steigern vermöge.

Mit Prolan wurden Kühe in verschiedenen Stadien der Laktation behandelt, außerdem trächtige und unträchtige und auch in unterschiedlichen Stadien des Brunstzyklus. Die bisher in der Literatur angeführten Erfolge bezüglich Milchsteigerung mit Prolan haben sich hier bei Kühen und Schafen nicht bestätigt. *Zwicky.*

Desinfektionsversuche in mit Wild- und Rinderseuche infizierten Eisenbahnviehwagen. Von R. Helm. (Aus der Veterinärabteilung des Reichsgesundheitsamtes, Zweigstätte Dahlem). Archiv f. wiss. und prakt. Tierheilkunde, Bd.66, 1933, S. 105.

Der Verfasser gibt folgende Zusammenfassung über seine Versuche:

Bei Desinfektionsversuchen, die in Eisenbahnwagen mit dem Erreger der Wild- und Rinderseuche ausgeführt wurden, konnte festgestellt werden, dass der Erreger durch 2prozentige Natronlauge mit und ohne Kalkzusatz in 3 bezw. 4 Stunden nicht abgetötet wurde.

Die 3prozentige Kresolschwefelsäure tötete den Erreger sowohl bei Hitze als auch bei Frosttemperatur in 2 Stunden ab,

Zur Biologie des Erregers der Wild- und Rinderseuche werden einige Beiträge gebracht. *E. W.*

Die Haltbarkeit des Virus der Schweinepest in Dünger und Jauche. Von Geiger, Eystrup. Deutsche Tierärztliche Wochenschrift 41, 625, 1933.

In den angestellten Versuchen verlor das in Dünndarmstückchen eingeschlossene Virus im Dünger seine Virulenz schon nach wenig Tagen, in gepacktem Dünger rascher als in ungepacktem. In frischer und älterer Jauche konnte flüssiges Virus nicht nachgewiesen werden. Hingegen hielt sich das Virus in Darmstückchen pestkranker Schweine in Jauche vom ph 7,5 bis 7,9 bei 12 bis 21 Grad Wärme bis 7 Wochen lang virulent. *Blum.*

Kritische Betrachtung der gesetzlichen Vorschriften und der Organisation der Kadaververwertung in Holland. Von H. A. Pulles. Inaugural-Dissertation, Bern, 1934.

Diese Arbeit klärt uns über die eigentümlichen Verhältnisse auf, welche in Holland herrschen und welche ganz wesentlich von denjenigen verschieden sind, die wir in der Schweiz haben, in bezug auf die Zerstörung der Konfiskate und in bezug auf die Beseitigung der Tierkadaver. Dort wird diese Arbeit von Privatunternehmungen durchgeführt, welche gegenwärtig meistenteils nicht mehr bestehen können, weil die Unkosten grösser als die Erträgnisse sind. Bei einer Unternehmung, welche Tierkadaver verwerten soll, gibt es hie und da Konflikte zwischen der Gewinnsucht und den allgemeinen Interessen, welche eine einwandfreie und restlose Zerstörung verlangen, insbesondere, wenn es sich um Krankheiten handelt wie Milzbrand. Der Verfasser tritt für eine Verstaatlichung des Abdeckereiwesens ein. Diese Arbeit ist gross angelegt, sie umfasst gegen 200 Seiten. *Huguenin.*

Buchbesprechung.

Die Zwecklosigkeit der Sterilisation des Fleisches tuberkulöser Schlachttiere. Von M. Müller, München. Sonderheft der Deutsch. Schlachthofzeitung, Kirchhain, Nr. 2, 1933, 72 Seiten. M. 2.—.

Der Verfasser gibt zunächst eine eingehende historische Übersicht über die Entwicklung der Vorstellungen von der Schädlichkeit des Fleisches und der Organe tuberkulöser Tiere für den Menschen und der hierauf begründeten Gesetzesvorschriften. In differenzierter wissenschaftlicher Polemik begründet er die Unrichtigkeit der Behauptung, daß das Fleisch tuberkulöser Tiere, auf dem Blutwege infiziert, Bazillen überhaupt oder doch in einer für die menschliche Gesundheit gefährlichen Zahl enthalte. Durch zahlreiche Experimente einer Reihe von Forschern, einschließlich von Müller und seinen Schülern ist gezeigt worden, daß die Muskulatur tuberkulöser Rinder und Schweine meistens gar keine oder nicht genug Tuberkelbazillen enthält, um bei Versuchstieren Tuberkulose hervorzurufen, auch wenn die zugehörigen Lymphknoten tuberkulös sind. Daraus ergibt sich die Zwecklosigkeit und das Ungerechtfertigte des Kochzwanges. Dagegen können pathologisch-anatomisch normale Fleischlymphknoten von Tieren mit ausgebreiteter Tuberkulose Tuberkelbazillen enthalten. In solchen Fällen sollen die intermuskulären Lymphknoten entfernt werden.

Die kleine Schrift ist für Schlachthof- und alle Fleischbeschau interessierten Tierärzte durchaus lesenswert. *W. F.*

Die durch Obduktion feststellbaren Geflügelkrankheiten. Von Aug. Eber und Ruth Pallaske-Eber. 320 Seiten mit 43 Abbildungen. Hannover 1934, Verlag M. & H. Schaper, broschiert Mk. 19.—, gebunden Mk. 21.—.

Die wachsende Bedeutung der Geflügelzucht und Geflügelhaltung spiegelt sich wieder in der zunehmenden Zahl größerer